

L'enfant et le religieux

Introduction

Martine Menès, Pascale Mignon, Viviane Durand

À lire articles de presse ou livres, à regarder journaux télévisés ou documentaires, il ne ferait pas de doute qu'il y aurait aujourd'hui un regain du religieux dans la société du XXI^e siècle. Preuves en seraient l'engouement des jeunes pour les journées mondiales de la jeunesse catholique, l'intérêt grandissant pour le Bouddhisme, mis une nouvelle fois en lumière au moment des émeutes de Lassa, les références régulières aux diversités de l'islam, les interrogations récurrentes autour des sectes.

Il s'avère que deux sens principaux émergent de l'étymologie du mot religion : relier, dimension de lien entre l'humain et le divin, inscrite dans la sphère privée, et relire qui renvoie à l'exercice du culte, à l'accomplissement des rituels, rassemblant les hommes dans une communauté de croyances, c'est la sphère publique. Ces deux sens qui marquent le même mot pourraient rendre compte, de façon simultanée ou successive, des problématiques qui secouent notre société. Si nous avons pu croire « que les avancées de la science et la généralisation du savoir auraient raison des superstitions et des croyances religieuses », nous constatons que « la spiritualité n'a pas disparu » (Jacques Trémintin). Parallèlement à la mondialisation de l'économie, il apparaît que « les cultures et les religions se mondialisent en même temps que le travail » et que « la diversité culturelle et religieuse évolue désormais dans un espace collectif » (Patrick Banon). Mais, ainsi que le note Claire Lesegretain, « cet univers religieux mondialisé se traduit indéniablement par une certaine tolérance et ouverture d'esprit ». Position optimiste qu'il fallait souligner car c'est plutôt l'inverse qui tient le devant de la scène.

La religion commence avec les mythes, récits nécessaires à toute explication de la création du monde et de ses avatars. Ils ont toujours beaucoup de succès auprès des enfants qui, on le sait, aiment les histoires qui racontent l'histoire, pont entre leur roman familial privé et leur inscription dans une filiation universelle. Véronique Guégan nous en donne un témoignage édifiant avec l'histoire de Catherine.

Le rapport à la religion traverse l'enfance, nous en avons tous des souvenirs plus ou moins cocasses, sérieux, émouvants, rebelles ou franchement traumatiques. Qui, élevé dans l'imagerie sanguinolente des martyrs chrétiens, n'en a fait des cauchemars ? Qui, bridé par le carcan d'impératifs obsessionnels n'a transpiré d'angoisse à l'idée même d'une transgression ? Qui, emporté par le prodige des miracles, des guérisons, des répercussions d'un amour sans réserve, ne s'est laissé prendre à l'attrait du merveilleux ? José Morel Cinq-Mars témoigne, dans un texte très évocateur, de la façon dont l'éducation religieuse qu'elle a reçue, là-bas, au Canada, « terre d'Amérique où foi et langue sont intimement liées », et dont elle s'est largement « émancipée », continue, de façon souterraine, à faire effet.

Que trouve donc l'enfant dans le religieux ? De quoi alimenter son imaginaire, certes, mais aussi un cadre sécurisant, perçu parfois sans doute ni hésitation, des certitudes tamponnant ses interrogations, des réponses à ses questions lourdes d'inquiétude, réponses qui transcendent même celles des adultes car promettant un bonheur susceptible de le consoler des malheurs ordinaires ou plus tragiques de sa jeune existence. Diane Menès-Rivière, dans son travail d'enseignante auprès d'adolescents guadeloupéens, fait apparaître à quel point « l'absence de transcendance divine semble sinon impensable, du moins éminemment scandaleuse, une telle hypothèse ne laissant pas d'entraîner des réactions qui témoignent, à différents degrés, de la violence de l'épreuve qu'elle impose au sujet et à ses représentations ». Les petits cherchent à donner un sens à la vie, ils se posent des questions existentielles sur l'origine, le devenir. Il n'est pas rare d'entendre « à quoi ça sert de vivre ? », « d'où on vient ? », « c'est quoi la mort ? », « où va-t-on quand on est mort ? ». Le discours religieux et les images qu'il suscite sont des appuis à ces interrogations des enfants qui, en grandissant, se heurtent à la faiblesse et à la fragilité humaine. Il peut représenter une issue à la perte liée à la désidérialisation des figures parentales, à l'angoisse que cela provoque. Un recours face à l'abandon, au doute, à l'incertitude qu'il entraîne. De ce point de vue, l'illusion que dénonçait Freud a toujours de l'avenir.

La religion se prête aussi comme représentation pour le mystère. Jean Ribalet nous retrace l'histoire d'Angèle qui, sur son invitation, « dans une démarche philosophique et politique, (elle) convoque ses semblables, ses égaux, sur la question de la soumission à la croyance des adultes d'un ciel habité ». À l'inverse de la religion comme réponse à l'impossible à penser, à supporter, l'itinéraire d'Angèle la conduit vers le constat éclairé que « l'insolite ne fascine plus, il mobilise l'intelligence ».

Si, comme l'affirme Emmanuel Diet, « la psychanalyse, comme pratique ne peut se définir que dans l'horizon d'une laïcité exigeante aussi critique à l'égard des idéologies profanes qu'à l'égard des pratiques et croyances religieuses aux quelles elles prétendent se substituer », il n'empêche que le psychanalyste praticien, « à l'écoute de la parole de ses patients et des émergences de l'inconscient dans la dynamique du transfert et le cours de la cure » repère que « les appartenances et croyances religieuses ou idéologiques, les rites et les pratiques structurent et définissent le lien à soi, à l'autre et aux autres, à la pensée et au monde ».

Emmanuel Diet insiste sur le fait que « la religion ferait lien à deux niveaux de registres différents : un registre névrotique articulé sur un pacte dénégatif concernant la castration, et un registre psychotique proposant la ligature d'une communauté de déni pour supporter la crainte de l'effondrement et les angoisses archaïques engendrées par la condition humaine et les fantasmes originaires ».

Nous l'avons vu, l'investissement de la croyance religieuse s'inscrit dans l'histoire subjective de l'enfant, de l'adolescent. Mais son expression est portée par la société, la culture (rituels, prières, interdits alimentaires, indication stricte de comportement...), une trace de ce qui se joue, se trame, souvent à notre insu, dans les liens parentaux, familiaux. Selon les cultures ou les religions, les rituels consacrant l'entrée officielle de l'enfant dans sa communauté et l'accompagnant au long des aléas de son enfance (maladie par exemple) diffèrent. Isabelle Lévy les décline avec précision et d'une écriture qui restitue la vie, en détaillant les origines sacrées et/ou traditionnelles. En effet, lorsque les parents avancent leurs réponses pour donner sens au mystère, ils inscrivent leur enfant dans leur façon de penser. À lui ensuite de tenter de s'en dégager pour trouver son propre chemin, en investissant et s'appropriant les croyances parentales ou en s'en différenciant. C'est ce que montre Jean-Pierre Winter à partir d'anec-

dotes personnelles qui témoignent de la façon dont la vie de l'esprit est chez l'enfant, intriquée à sa vie pulsionnelle. L'enfant est un petit pervers polymorphe métaphysicien qui poursuit ses questions de façon logique si on ne le lui interdit pas en lui proposant des réponses toutes faites et souvent inadéquates.

Les professionnels sont confrontés dans leurs institutions à la diversité des croyances et des pratiques. Jacques Trémintin assure qu'il est possible « au professionnel athée de respecter le fait religieux chez les populations qu'il côtoie », si, entre autres choses, il « propose des règles de vie qui soient conformes à la dignité humaine, à l'acceptation des différences ». C'est aussi justement cette acceptation des différences qui parfois peut rendre complexes les projets des associations religieuses, comme le scoutisme, en accueillant des enfants « tout venant ». Alexandre Sautter relate avec beaucoup de justesse les difficultés mais aussi l'intérêt qu'il rencontre, à ce propos, dans sa fonction d'animateur.

Récemment le débat public s'est porté sur la nécessité ou non d'enseigner le fait religieux dans les écoles. Patrick Banon souligne l'importance de « familiariser les adolescents avec la religion ». « En expliquant pourquoi et comment sont nées les religions, c'est le patrimoine commun de l'humanité que l'on dévoile. En expliquant les origines des interdits alimentaires, c'est aux sources de nos tabous que l'on se rend. »

Une manière sans doute de mobiliser la parole dans un domaine où les sensibilités sont à fleur de peau, où parfois les déviances poussent à la ségrégation plutôt qu'à la communauté, à l'individualité plutôt qu'à l'intégration et à la solidarité.